



Compte-rendu de: Anti-Marion. Essai sur la barbarie universitaire et philosophique, coll. “ Philosophie en cours ” by Patrice Guillaud, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, AVRIL-JUIN 2016, T. 206, No.2, LES MOTIVATIONS AFFECTIVES (AVRIL-JUIN 2016), pp. 235-237

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte-rendu de: Anti-Marion. Essai sur la barbarie universitaire et philosophique, coll. “ Philosophie en cours ” by Patrice Guillaud, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, AVRIL-JUIN 2016, T. 206, No.2, LES MOTIVATIONS AFFECTIVES (AVRIL-JUIN 2016), pp. 235-237. Revue philosophique de la France et de l’étranger, 2016. hal-03348540

HAL Id: hal-03348540

<https://u-picardie.hal.science/hal-03348540>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Patrice Guillaud, *Anti-Marion. Essai sur la barbarie universitaire et philosophique*, Paris, Kimé, collection « Philosophie en cours », 2015, 276 p.

S'abandonnant au délire anti-marionien qui le saisit et l'inspire, Patrice Guillaud livre ici, au risque librement consenti - et donc méritoire - de révéler ses propres névroses, des réflexions tantôt sincères, tantôt de mauvaise foi, sur un sujet sérieux et rarement traité, celui des relations de jalousie et/ou de haine entre deux philosophes.

Ce qui ferait sans doute un excellent sujet de roman ne devient toutefois dans ce volume que l'occasion d'un règlement de comptes un peu décevant entre deux personnages pour le moins caricaturaux, propulsés tous deux, de façon un peu cavalière, sur la grande scène de l'histoire des idées.

Le premier de ces personnages, Guillaud - qui, à l'instar du Rousseau juge de Jean-Jacques, se confond et ne se confond pas avec l'auteur -, est un professeur de classes préparatoires qui a la conviction d'avoir soutenu une thèse absolument originale sur la pluralité des absolus. Sa doctrine ou sa trouvaille qui a pour nom « ousiologie » parachèverait non seulement tous les travaux philosophiques contemporains, notamment ceux de François Laruelle (auteur, lui, d'un récent *Anti-Badiou*) et de Michel Henry (auteur de *L'Essence de la manifestation* et de *La Barbarie*) mais, en outre, rouvrirait la voie d'un christianisme authentique, celui dont le message originaire n'était autre que celui d'une pluralité des absolus entendue comme mystère de la Trinité et de l'Amour.

L'autre protagoniste, portraituré à l'excès en petit homme vert à cause de son habit d'académicien (au point de sembler venir de la planète Mars, cf. p. 65), n'est autre que Jean-Luc Marion, phénoménologue connu et reconnu, accusé ici de méconnaître, au nom de sa volonté diabolique de régner en despote absolu sur l'université française, le travail de son cadet Guillaud (cf. p. 38). Imposant au monde entier son concept confus de « saturation », le pharisien Marion, « parangon de l'académisme » (p. 83) à la solde d'un catholicisme autoritaire, ne ferait que perpétuer une barbarie moniste, d'ascendance grecque, qui trahirait le message pluraliste du Christ.

Dans ce jeu à la fois parodique et sérieux qui consiste à forger des fictions ou des personnages conceptuels pour mieux donner à voir le réel mais aussi pour nous introduire de façon pédagogique à l'histoire complexe des doctrines métaphysiques, l'A., en l'occurrence Patrice Guillaud en chair et en os, ne maîtrise pas toujours les jeux de reflets qui s'instaurent pour le meilleur (lorsque Marion et l'anti-Marion apparaissent comme les deux facettes d'un unique Marion à la fois génial et trop humain) et pour le pire (lorsque Guillaud se prend pour l'anti-Marion, ou lorsque que Marion est quasiment décrit comme l'antéchrist). Que le but de toute caricature soit de déformer les apparences pour mieux donner à voir l'invariance de l'essence, soit ! Encore faut-il ne pas pousser ce jeu jusqu'au grotesque, comme c'est par exemple le cas p. 109.

Ajoutons que si la guerre philosophique entre le « moustique » (p. 12) Guillaud et « l'étoile » (p. 9) Marion, bruyamment annoncée dans un « Préambule à l'avant-propos » aux accents à la fois kantien, nietzschéen et kierkegaardien, n'a jamais vraiment lieu dans ce volume (et ce malgré un impressionnant travail sophistique de scénarisation impliquant dans la bataille, au titre de forces alliées, Laruelle et Henry), rien n'interdit de penser qu'elle puisse tout de même se dérouler, avec cette publication, dans l'imaginaire de lecteurs en quête de rumeurs ou de sensationnalisme (voir p. 207 et p. 266, les anecdotes tendancieuses mettant en scène Hamelin, Grimaldi et Marion ; voir aussi p. 213 et p. 251).

Habituellement, les tensions ou les conflits entre les jeunes philosophes ambitieux et les mandarins un peu blasés s'estompent au fur et à mesure des rencontres, des colloques et des publications collectives, même si demeurent bien sûr nombre de frustrations dont les causes multiples ne sont pas seulement d'ordre institutionnel mais tiennent aussi à l'idiosyncrasie des

individus eux-mêmes. Ainsi va le jeu universitaire, réel et non fantasmé, que joue encore, à sa manière, qui est celle d'un joueur de poker ou d'un parieur pascalien, P. Guillamaud. Car son argumentation scholastique (celle des concours républicains), encore plus académique que celle de Marion, ne vise au fond qu'à flatter, au prix de prouesses rhétoriques, le génie de Jean-Luc en humiliant le moi haïssable de Marion. Le lecteur, tour à tour inquiet et rassuré, ne saurait donc boudier son plaisir en assistant à un jeu risqué (puisque d'allure paranoïaque) mais, en vérité, bel et bien pipé, puisque tous les coups sont d'emblée prévisibles, la mise à mort symbolique de l'immortel académicien n'ayant pas d'autre but que sa résurrection même.

On peut néanmoins regretter ce virage théologique ou mystique, ou pour mieux dire christologique, un peu forcé de l'argumentation de l'A. Car en exhortant, au nom de la foi, Marion à retrouver l'humilité qu'il aurait perdue à cause de l'exercice tout cartésien de sa raison, l'A. en vient à défendre une conception christique et pascalienne de la vérité qui, à moyen terme, rend toute discussion impossible ou inutile (cf., par exemple, p. 160-161). Pourquoi jouer aussi longtemps le jeu à la fois divertissant et laborieux de la philosophie si le but ultime est toujours et déjà de ne pas jouer le jeu ?

On entrevoit alors peut-être au passage l'une des faiblesses de la rhétorique que l'on enseigne dans les classes préparatoires : à force de combiner de façon purement formelle des concepts entre eux afin de séduire des jurys faussement sensibles à de tels jeux de langage, on peut en venir en toute bonne foi à dire ou à justifier n'importe quoi, ou en d'autres termes, à ne plus savoir quel jeu on joue. Ici, nous échappons fort heureusement au pire car l'A. a su vite refermer la boîte de Pandore avant que ne soient pleinement problématisées la question de la conversion des esprits forts et celle, non moins épineuse, de la divergence des doctrines catholique et protestante (cf. p. 264).

Mais le plus regrettable ou le plus déconcertant est que P. Guillamaud semble surtout écrire ici un « Anti-Guillamaud ». Alors qu'il ouvrait récemment la voie à un immanentisme prometteur (voir notre compte rendu de *L'Essence de la renonciation. Essai d'ousiologie égologique sur la trinité de l'immanence*, Paris, Kimé, 2013 dans la *Revue philosophique* 2015/1, Tome 140), fondé sur un jeu d'ombres et de lumières où la pluralité d'absolus mouvants ne s'expliquait pas autrement que par des effets durables de sursaturation phénoménologique, il opère dans *Anti-Marion* une réduction inattendue ou régressive qui fige les choses et semble exiger de nous une contemplation éternellement béate devant le mystère de la Trinité et de l'Amour.

Comment expliquer ce virage ou revirement, en ce point où l'*Anti-Marion* devient immanquablement un « Anti Guillamaud » (puisque le rejet du concept marionien de saturation met fin du même coup aux promesses de l'immanentisme guillamaudien) ? Comment expliquer un tel sacrifice ou suicide théorique ? Une explication probable, d'inspiration laruellienne, serait de dire que l'A., résolument fidèle en cela à son intuition originelle d'une nécessaire renonciation à toute volonté de maîtrise de l'absolu (ou des absolus), devrait renoncer à une ousiologie encore trop arraisonnable. Une autre explication, moins glorieuse, serait de dire que sur le terrain proprement spéculatif de la philosophie en train de s'inventer, Guillamaud ne peut pas continuer à parler d'ousiologie sans en faire, qu'il le veuille ou non, une espèce dont le genre est celui des phénomènes saturés.

Alain PANERO